

Jacques Lagroye : témoignage

Je témoignerai ici des relations que Jacques Lagroye entretenait avec ses collègues, puisqu'aussi bien nous nous sommes connus comme jeunes professeurs, proches en âge, sans que jamais nos carrières presque parallèles nous amènent à nous retrouver dans la même institution (lui à Bordeaux puis à Paris 1, moi à Clermont-Ferrand puis à Sciences Po.). J'ai donc eu avec Jacques, comme beaucoup d'autres politistes, ces multiples rencontres qui jalonnent la vie universitaire : dans des colloques, dans des jurys de thèse, à l'A.F.S.P., et dans ces divers comités de « sachants » dont l'administration centrale ne saurait se passer puisqu'elle ne sait rien de ce qui se passe sur le terrain. Jacques y a toujours été – je le dis comme tous ceux qui l'ont connu le feraient – d'un jugement droit, que ses préférences et engagements personnels ne faisaient pas dévier, et d'un jugement dont il savait toujours tempérer les effets avec un humanisme constamment à l'oeuvre. Chacun connaissait sa cordialité démonstrative et souriante, la rigueur et la mesure de ses interventions, l'affabilité de ses présidences de séance. Chacun connaissait sa disponibilité, sa rigueur intellectuelle et son professionnalisme sans défaut. On savait moins qu'il pouvait avec discrétion proposer de résoudre tel problème personnel dont il avait connaissance ou de dénouer telle situation préoccupante. Par téléphone ou par lettre (il a longtemps résisté à la messagerie électronique), j'ai eu la chance, trente ans durant, de parler avec lui avec la liberté entière que donne la certitude que l'ami avec lequel on parle ne fera jamais – jamais ! – usage de ce que l'on se dit à d'autres fins. On pouvait échanger impressions, interrogations, jugements, sans que cela ne sorte jamais d'entre nous. Il y a quelques semaines encore, en janvier, Jacques tenait à me parler, dans deux longues lettres qui me resteront précieuses, de la souffrance, de la prière, de son « doute radical », de son espérance, mais aussi de la science politique notre discipline, de ses soubresauts, de l'inquiétude qu'il ressentait de certaines de ses orientations, et de la confiance qu'il faisait à la génération qui nous suit. Je veux en citer quelques lignes, on y entend sa voix : « Depuis que je connais ma maladie, c'est-à-dire depuis un an ce mois-ci, je n'ai pas cessé, tu le sais, de bannir de mes pensées l'irrationnel – je veux dire plus précisément de tout ce qui me paraît incompatible avec la raison – et de garder toute ma lucidité. Je crois immodestement y être parvenu. Et je travaille, tous les jours [...] Je me suis aussi engagé dans une entreprise très personnelle : comprendre la tension, qui a toujours caractérisé mon univers mental et physique, entre la laïcité dont je suis nourri et l'appartenance à une institution qui a (ou devrait avoir ?) pour finalité réelle l'expérience de la foi ; comprendre pourquoi je reste attaché à saint Paul et à Bourdieu ; comprendre comment s'articulent précisément en moi le doute (doute « viscéral » et doute méthodique) et la croyance en un amour de Dieu, ce Dieu dont je ne suis pas sûr – loin s'en faut – qu'il "existe" en-dehors de mes désirs. Cela ressemble à une auto-analyse ; c'est peut-être tout simplement un exercice d'introspection ». Dans une période qui a vu la science politique passer d'une poignée de postes universitaires spécifiques, dans les années 1970, à plusieurs centaines aujourd'hui, Jacques a été cette conscience forte et clairvoyante qui cristallise le devenir, le donne à voir et l'ordonne autant qu'on puisse le faire. Nous lui devons beaucoup.

Pierre Favre